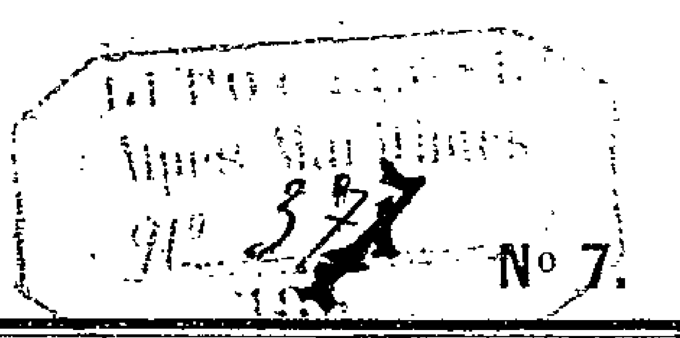


Neuvième Année. Dimanche 18 Avril 1897 N° 7.



LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an........ 5 francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

L'ARGENT

La grande illusion, c'est l'argent, ce maître du monde qui, en droit, représente l'équité, puisqu'il doit servir à rémunérer chacun selon le juste équivalent de son labeur, mais tous les jours, dans nos pays civilisés, on voit s'effacer de plus en plus son principe devant sa forme.

Si, dans un marché, nous ne savons pas rester strictement dans le droit, et que nous parvenions à obtenir au moyen de ce que nous regardons comme l'instinct commercial, un prix plus élevé que la chose vendue ne vaut réellement, nous prenons à un autre ce qui ne nous appartient pas et le principe d'équité est sacrifié pour quelques pièces de monnaie.

De même si, parce que nous appelons notre *intelligence de la vie*, nous savons profiter des circonstances, pour obtenir un travail sans payer ce qu'il vaut, nous repoussons le principe de justice et nous manquons au principe de vérité, ce qui, pour nous, est une perte bien plus sérieuse et plus grave dans ses conséquences, que la perte d'argent que sciemment nous avons fait subir à notre prochain.

L'argent, qui nous attire et nous fascine, n'est donc qu'une illusion, et ce qui est réellement existant en lui, c'est le principe de justice qu'on oublie, qu'on méconnaît, qu'on méprise, pour se tenir aux pieds des petites formes rondes, blanches ou jaunes, qui le représentent.

Ceux qui n'en ont pas en désirent, croyant que le bonheur est dans leur possession ; les riches insatiables sont dévorés du besoin croissant d'en posséder davantage, et le vœu général est d'en obtenir la plus grande quantité, en donnant le moins possible d'équivalent.

Le prêtre sauve l'âme, le médecin soigne le corps, pour de l'argent ; la justice est vendue à qui peut et veut la payer.

Renommée, réputation, semblant d'amour même, peuvent s'obtenir par son moyen et la valeur morale de l'homme s'établit, de nos jours, suivant l'étendue de ses propriétés et surtout d'après le monceau d'or ou de banknotes qu'il possède en propre.

Dans cette course folle, effrénée pour le métal monnayé, le faible est meurtri, écrasé, une surabondance révoltante se voit chez quelques-uns, pendant que, par ce fait, la grande majorité est menacée de mourir d'inanition, et le comble de l'abomination, c'est que celui qui possède prend, pour centupler sa fortune, tous les avantages de la détresse de celui qui n'a rien.

La science exerce tous les pouvoirs pour atteindre chaque jour au degré maximum de confort où l'homme peut arriver ; elle surmonte les obstacles que présente le temps et l'espace, elle fait de la nuit un jour continue, de nouvelles machines sont inventées et le travail qui exigeait autrefois des milliers de bras, peut s'accomplir maintenant avec quelques mains d'enfants.

Une quantité immense de labeur pénible est donc épargnée à l'espèce humaine ; mais elle n'en est pas plus heureuse pour cela, car les besoins vont toujours en augmentant et dépassent de beaucoup les moyens de les satisfaire. Les choses qui autrefois étaient regardées comme un luxe inutile, sont devenues, maintenant, de première nécessité. La production est suivie de la surproduction, les produits excèdent la demande, le taux des salaires est juste celui où l'on meurt de faim, et, sur le sol pourri, les champignons du monopole naissent, croissent, pullulent ; l'illusion génère l'illusion, le désir appelle le désir.

Dans cette buée morale qui s'élève du feu de tous les besoins réels ou factices, le principe est complètement perdu de vue et le *Veau d'or* est glorifié et adoré plus que jamais.

Plus les facilités pour faire face à la bataille de la vie augmentent et plus la furie de la lutte s'accroît.

Les plus nobles pouvoirs que possède l'homme, son intellect, dont la destination est de servir de base solide aux plus hautes aspirations spirituelles qui sont en lui, tout cela est obligé de travailler sans relâche pour contenter l'animal ; le corps s'épanouit, il devient florissant dans ce milieu où tout est en vue de le satisfaire ; mais l'esprit, comme un mendiant qui ne se nourrit que de miettes, languit et se meurt du peu de cas qu'on fait de lui.

Cette avidité pour posséder naît de l'amour de soi ; c'est le monstre l'hydre, non aux cent têtes, mais aux mille estomacs dont l'appétit est insatiable.

Dr Frantz Hartmann.

AUTOBIOGRAPHIE DE L'ABBÉ CONSTANT

(Eliphas Lévi)

— SUITE —

Toute la doctrine de *la Bible et de la Liberté* m'apparut alors comme une conséquence nécessaire des principes que je venais d'admettre; j'étais impatient de partager avec mes frères le bon trésor que j'avais trouvé ; il me semblait, dans mon enthousiasme, que j'avais trouvé le salut du monde !

Je partis de Solesme sans savoir ce que j'allais devenir, sans argent, sans habits et sans linge, mais muni d'honorables certificats que le Père-Abbé n'avait pas cru devoir me refuser. Mon cœur était plein de douceur et de paix ; je pardonnais sincèrement à tous ceux qui m'avaient fait du mal : je condamnais mon zèle amer d'autrefois et je ne comprenais plus le fanatisme haineux ; je ne croyais plus à l'Enfer.

Je résolus d'aller me présenter à M. Affre, qui depuis peu était devenu archevêque de Paris, et de me soumettre entièrement à lui comme à mon Supérieur. Je ne croyais pas alors qu'il fût sage de porter atteinte aux croyances reçues et je voulais les professer extérieurement avec une soumission entière. M. Affre me reçut avec cette raideur qu'il prend peut-être pour de la dignité, et me proposa d'entrer comme professeur au Petit Séminaire de Saint-Nicolas, actuellement dirigé par l'abbé Dupanloup.

L'abbé Dupanloup me reçut avec cette bénignité douteuse qui est le caractère ordinaire de sa physionomie, mais il traîna en longueur; pendant ce temps je manquais de linge et de pain.

Un respectable curé de Paris proposa de me recueillir chez lui en attendant qu'on eût décidé de mon sort ; on l'en détourna en disant que, s'il le faisait, il encourrait la disgrâce de M. l'abbé Dupanloup. Je ne pus revenir de mon étonnement en apprenant cette malveillance cachée de la part d'un homme que je ne connaissais même pas. Ce ne fut pas tout : on me déclara enfin que les portes du Petit Séminaire m'étaient fermées, s'en vouloir m'en apprendre le motif.

J'écrivis alors à l'archevêque une lettre où, me résignant à toutes les persécutions et à toutes les calomnies, je lui demandais, pour ainsi dire, à mains jointes, un emploi obscur auprès des malades dans un hospice pour y mourir dans l'exercice de la Charité. Ma demande parut sans doute trop ambitieuse au prélat. Il me fit écrire, au bout de quelques jours, par un de ses secrétaires. Il avait parlé pour moi à un M. de Bonnechose, directeur du Collège de Juilly, et il pensait qu'à Juilly on ne me refuserait pas de me recevoir. Je me résignai donc à aller encore trouver cet abbé, au risque d'un nouvel affront. M. de Bonnechose, après un interrogatoire presque juridique, me promit de me donner dans sa maison une chambre et quelques répétitions. C'était tout ce qu'il me fallait pour vivre. Je me crus sauvé et je me voulus mal d'avoir pensé que l'archevêque était malveillant pour moi.

J'attendis l'époque de la rentrée du collège de Juilly, et, dans l'intervalle qui s'écoula, je refusai, sans même prendre aucune information, une place qui me fut offerte. Enfin, la veille du jour où je devais partir, l'abbé de Bonnechose me fait mander à son hôtel à Paris et me déclare que, d'accord avec Monseigneur, il n'a autre chose à m'offrir qu'une place de surveillant ou de maître d'étude, ce qu'on appelle vulgairement *Chien de cour*.

Je me sentis froid au cœur à cette déclaration et je vis dans quel piège j'étais tombé. Il fallait vivre. Je déclarai à cet homme que je me résignerais à tout, excepté à la brutalité et à la grossière immoralité des êtres auxquels on voulait m'assimiler, et, le lendemain, je partis pour Juilly le cœur serré d'une profonde tristesse.

Il faisait froid, et j'avais été obligé, pour vivre, de mettre mon manteau en gage. Je grelottais sous une mince soutane usée, et l'on me donna pour appartement un grenier mal fermé qui servait, selon la circonstance, de cachot pour les élèves ou de chenil pour les *chiens de cour* : là on me laissa sans feu à mes réflexions décourageantes.

Après deux jours passés ainsi, on me déclara que j'allais entrer en fonctions et que j'avais une étude à présider. Je trouvais des élèves complètement gâtés. Je réussis pourtant, à force de patience et de bonté, à me faire aimer d'eux. Un maître d'étude aimé de ses élèves parut une chose monstrueuse au nommé Goschler, juif soi-disant converti et maître de discipline du collège. Il m'ôta mon étude et me fit descendre, malgré les réclamations des élèves, au rang de simple surveillant des récréations, avec 400 francs par an d'appointements.

Ce juif dont je viens de parler sembla tout d'abord prendre à tâche de me persécuter et de me pousser à bout. Il semblait que ma douceur calme et digne le rendait furieux ; il avait peine, lorsqu'il m'adressait la parole, à contenir son emportement et plus d'une fois il m'insulta en présence des élèves qui en furent eux-mêmes indignés.

(A suivre) ELIPHAS LÉVI.

LES ACCAPAREURS

ET LE CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

Il existe, au sujet de la première et de la plus nécessaire des denrées, de la denrée indispensable à tous, une erreur qu'il s'agit de ne point laisser propager, car ce serait la mort de notre agriculture !

Dans une récente séance du Conseil Municipal, M. Caplain, médecin homœopathe, certainement (ils sont presque tous médecins au Conseil et homœopathe, comme on va voir), ledit docteur Caplain dénonce la bande capitaliste qui monopolise et accapare, en France, le commerce des grains et farines et qui vient de se révéler, avec tant d'impudence naguère, par sa récente tentative d'accaparement ayant pour objet de produire l'élévation du prix du blé et partant du pain, à cet effet, la récolte des Etats-Unis aurait été presque totalement achetée en secret, par un syndicat formé dans l'Ouest, au capital de 780 millions de francs et déjà le contre-coup se fait sentir à Paris par une hausse sur le prix du pain.

M. Moïse Dreyfus, administrateur des moulins de Corbeil, dit M. Caplain au Conseil, a un *alter ego*, M. Lainé, directeur des dits moulins et ce M. Lainé est le représentant, en France, d'un syndicat de spéculateurs ayant un *consortium* de huit cents millions formé entre Paris, Londres, New-York.

Chose curieuse, la societé des moulins de Corbeil, dont le métier est d'acheter du grain et de vendre des farines, achète chaque jour, à la Bourse du Commerce, des farines, *afin de produire une hausse factice.*

C'est non seulement atteindre le peuple dans l'aliment qui lui est le plus nécessaire, mais c'est la ruine pour beaucoup. Je prie donc le Conseil de voter l'ordre du jour suivant : *Le Conseil invite le Gouvernement, pour empêcher la hausse des farines, à abaisser les droits d'entrée sur les blés.*

L'ordre du jour présenté par M. Caplain est voté.

C'est là une erreur économique des plus caractérisées, honorables municipaux ! Votre remède est beaucoup trop homœopathique et les favorisants du monopole, des compères véritables, n'auraient pu trouver rien de plus favorable à la spéculation que cet abaissement d'entrée sur les blés !

Et certainement, si le Conseil Municipal avait la moindre notion d'économie sociale, s'il avait lu les opuscules, les journaux placards traitant de la question économique, notamment les brochures que j'ai adressées par centaine à ses membres, notamment la microbiculture ou l'art de devenir millionnaire en élevant des canards scientifiques, ô naïf Conseil, vous n'auriez pas proposé un remède aussi *microbia microbibus curantur !*

Si le Gouvernement avait suivi ce conseil, voici ce qui serait arrivé : Les farines ne baisseraient pas, parce qu'elles sont, comme le dit M. Caplain, entre les mains de la spéculation cosmopolite, qui est maîtresse du marché et peut à sa volonté, nous affamer en pleine abondance ; mais le syndicat d'accapareurs profiterait de l'abaissement des droits pour introduire en France, d'énormes quantités de blé étranger. Et à la prochaine récolte, lorsque le malheureux rural pressé de faire de l'argent pour payer ses fournisseurs et ses dettes, offrirait son blé, on lui opposerait plus que jamais, l'encombrement de nos entrepôts pour lui acheter sa récolte à vil prix. Et une fois le blé français entre les mains de la spéculation, celle-ci, maîtresse des cours, ferait comme toujours la bourse à son profit.

Et comme toujours, M, Brelay et ses amis exciteraient, de plus fort en plus fort, les badauds contre les agriculteurs, en les appelant, bien à tort, comme on le voit, par ce qui précède : *Chevaliers du pain cher* !

EUGÈNE DE MASQUARD.

A LA LOGE ANANTA

Le Président de la Loge Théosophique *Ananta* de Paris nous prie d'informer nos lecteurs qu'elle a transféré son siège rue de Verneuil, 58, et qu'elle a repris le cours régulier de ses intéressants travaux. Les séances d'études qui sont fermées ont lieu le 1er et le 3me dimanche de chaque mois, de 10 heures à midi. Des séances ouvertes ont lieu, en outre, le 2me et le 4me mercredi du mois, de 8 heures à 10 heures du soir, où tout membre de la Société théosophique est invité cordialement à amener des visiteurs non théosophistes.

Nous avons déjà dit et nous le répétons, il serait à désirer que les membres de la Société Théosophique, déjà très nombreux en France, se réunissent afin de créer d'abord des centres, en suite des Loges, car ils savent fort bien qu'une force d'aimentation rayonne de l'union et qu'ils seraient les premiers à bénéficier de cette force psychique et morale plus encore que matérielle.

Nous les engageons à s'adresser à M. D. A. Courmes, directeur du Lotus, 3, rue du Vingt-Neuf Juillet, qui se met entièrement à leur disposition pour faciliter les débuts de ce groupement et surtout la transformation de ceux-ci en loges.

A l'une des réunions du Groupe ouvert, celle du mercredi 24 mars, l'un des membres de la Société a donné, d'après le *Theosophist*, la communication suivante :

« On a obtenu récemment des résultats surprenants à l'Ecole de Médecine de l'Université de Boston, en faisant des expériences avec les Rayons Roëntgen sur une personne qui était aveugle presque depuis sa naissance. Le sujet était le Dr J. R. Cocke, médecin neurologiste. Il avait perdu la vue alors qu'il n'était âgé que de trois semaines. A part le sens de la vue, tous ses autres organes étaient merveilleusement développés.

« L'expérience dans le cas dont il s'agit a été faite avec un tube spécial et un courant d'une intensité considérable. Le sujet plaça sa tête de façon à ce que les rayons en frappassent le sommet, et dans cette position il décrivit parfaitement les objets placés sur leur parcours, tels qu'un marteau, un tourne-vis, une main, un trousseau de clefs, certaines lettres de l'alphabet, etc., etc.

Il signala instantanément tout changement dans la position de ces divers objets et il les décrivit ; seulement, quand les changements s'opéraient trop rapidement, ils donnaient le vertige au pauvre aveugle et le faisaient souffrir. Parfois même il ne pouvait voir les objets et disait : « Je sens seulement leur ombre ; c'est à peine une sensation ! »

Ces expériences intéressantes, a ajouté le *Speaker*, semblent indiquer que le cerveau peut, dans un certain sens et avec l'aide des rayons X, voir sans organes visuels, ce qui paraîtrait confirmer l'hypothèse d'Edison.

Après avoir fait part de cette belle découverte à la réunion, celle-ci, après un échange de vues entre ses divers membres, semble penser que dans le cas en question les Rayons Roëntgen remplaçaient les organes de la vue et transportaient directement l'image des objets sur les lobes du cerveau correspondants au sens de la vue. Le mécanisme de ce sens reste le même, c'est l'organe extérieur qui se trouve ainsi remplacé par les fameux rayons.

Divers membres ensuite émirent l'idée et l'espérance que les esprits inventifs de la patrie d'Edison s'empareraient de cette nouvelle application et en feraient bénéficier, par une adaptation spéciale, la famille si intéressante des aveugles.

E. B.

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(Suite)

Mme Paternot semblait suivre, une à une, les pensées de son mari, ainsi que tous ses mouvements, qu'elle s'expliquait très bien ; aussi tout en recouvrant de cendres les charbons découverts par Patrice d'une manière inconsciente, Armande reprit :

— Dire que nous avons dans notre coffre une si belle fortune ! Et quand je pense que ce petit James vous dévorera tout cela en un rien de temps, lorsque ta cousine sera morte !

Paternot s'arrêta brusquement en face de sa femme :

— Mais elle peut vivre longtemps Dorothée, elle a dix ans de moins que moi et seize de moins que toi, ma pauvre Armande !

— Ah ! bien, voilà que tu me rappelles mon âge à présent, dit d'un ton maussade Mme Paternot !

Puis, après une pause elle reprit aigrement:

— Oui, je suis vieille, et si je partais bientôt pour le pays, dont on ne revient plus, tu pourrais tenter d'épouser ta cousine... si elle

t'acceptait, toute fois, car enfin, tu n'es pas non plus bien attrayant mon bon Patrice, bien que plus jeune de 6 ans que la fille de l'intendant de ta famille.

— Allons, voilà-t-il pas que tu te fâches Armande ! C'est absurde tout ce que tu viens de débiter là ! Finissons-en, il ne s'agit pas de dire des choses désagréables, mais bien de raisonner sur les possibilités d'entrer un jour en propriétaire, dans le *Chastel* de nos pères !... J'ai froid depuis que tu as recouvert ce feu ; allons-nous coucher, nous causerons plus sûrement au lit.

— Tu as raison, mon ami, dit en se radoucissant Mme Paternot, et puis nous serons si près du trésor que cela nous donnera du cœur à parler de lui.......

Après avoir verrouillé leur porte et s'être assurés que la grosse Marie dormait profondément, les deux époux entrèrent dans leur chambre. Avant de se mettre au lit, Patrice ouvrit le coffre-fort pour regarder et soupeser l'élégant sac en maroquin.

— Qui sait, dit Armande, s'il contient seulement des valeurs et si elles sont nominatives ou au porteur.

— La cousine m'a dit qu'elle avait des billets de la Banque Anglaise et aussi de l'or, afin de gagner au change, en entrant en Italie, dit Patrice.

— Oui, j'ai entendu, lorsqu'elle te parlait de ce détail, dit Armande, bien que je ne fisse qu'entrer et sortir de la salle à manger...

...Sans doute demain, elle nous montrera ses richesses, ajouta Mme Paternot, lorsqu'elle m'offrira la parure annoncée en secret...

— Oui, reprit Patrice, elle a sans doute de magnifiques brillants, que James distribuera à des mauvaises femmes, tandis que toi, une dame de Paternot, tu t'en seras passé toute ta vie !

Armande eut un mauvais sourire.

— Mais si James succombe à sa maladie de poitrine et meurt avant sa tante ?

Remettant le précieux sac dans le coffre, Patrice répondit à sa femme :

— Si ma cousine n'avait plus cet enfant, qui sait, si même à son âge, elle ne se remarierait pas pour avoir un compagnon, un ami... Elle est bien conservée pour son âge, et dame, avec sa fortune, elle pourrait trouver un parti honorable.

— C'est alors que nous serions véritablement frustrés, dit d'une voix sourde, Armande, les poings crispés de rage, devant cette possibilité.

... Si elle pouvait avoir une attaque soudaine et nous mourir dans les bras, ajouta Mme Paternot ; je te promets Patrice que je ne me ferai pas scrupule d'éventrer le sac aux bijoux et nous ferions notre part avant celle de James le bien-aimé !

M. Paternot regarda malicieusement sa femme en souriant :

— Comme tu y vas ma chère Armande, à la bonne heure, voilà qui est parlé, on dirait que tu te charges d'exprimer ce que je pense... couchons-nous, il fait froid ; la nuit porte conseil et il ne sera pas dit qu'ayant sous notre main tant de biens, il ne nous en restera pas un peu aux *pattes*.

Le sommeil des deux époux fut aussi agité que celui de Dorothée, mais pour d'autres motifs ; seule l'idiote créature qui les servait reposa calme dans sa bestiale ignorance, si ce n'est que frôlée de temps à autre par d'immondes fantômes, qui cherchaient à toucher son corps engourdi, mais qu'un gardien fluidique à tête de chien défendait, de leur contact impur.

Notre parente dort encore, dit le lendemain vers huit heures Armande à son mari, après avoir écouté un instant à la porte de la chambre de Dorothée.

— Bien, bien, qu'elle dorme tant qu'elle voudra ; elle sonnera, lorsqu'elle aura besoin de quelque chose ; allons déjeuner, nous autres, il ne faut pas changer nos habitudes, cela nous ferait mal. Envoie Marie, chercher Olympe, dit Patrice à sa femme, afin de voir si elle peut passer quelques jours chez nous.

Olympe charmée de voir de près la mystérieuse voyageuse qu'elle seule supposait être la cousine d'Amérique, se rendit de suite chez les Paternot.

— Vous voilà chère demoiselle Roussel, dit Armande, pourriez-vous nous consacrer quelques journées pour m'aider à recevoir notre cousine ?

— Mais bien volontiers Mme Paternot, répondit Olympe, je viendrai autant que vous voudrez.

— Pourriez-vous, comme vous l'avez déjà fait du reste, rester chez nous également la nuit, dit Armande à la dentellière ?

— Comme il vous plaira, Madame, si c'est nécessaire.

— Pourquoi, veux-tu, ma chère, dit M. Paternot, déranger inutilement Mlle Roussel de ses habitudes, en l'obligeant à coucher chez nous. Si tu étais malade, je le comprendrai ; mais en la priant de venir toute la journée, je pense que cela suffit... tu sais bien que depuis que sa mère a perdu son second mari, elle aime à voir Olympe, tout près d'elle la nuit... elle a donc toujours peur des revenants votre mère, dit Paternot en riant, à la dentellière ?

Olympe prit un air sérieux :

— Mais M. Paternot, ma mère n'a pas tout à fait tort d'être peureuse et de craindre la visite de son dernier mari défunt ; je ne me moque plus de ses frayeurs, depuis que j'ai vu moi-même, étant bien éveillée, je vous assure, mon beau-père se promener dans la chambre, titubant ainsi qu'il le faisait, lorsqu'il avait bu, ce qui arrivait souvent, hélas ! si souvent, qu'il en est mort !

Ainsi, dit Armande en devenant blème de terreur :

— C'est donc bien vrai que les morts peuvent se montrer après leur décès ! Car enfin, puisque vous dites avoir vu le fantôme de Jacques, ce doit être vrai : vous n'êtes ni une écervelée, ni une menteuse et je me sens forcée de vous croire !

— Ainsi, Mlle Roussel, je me range à l'avis de mon mari, vous ne resterez chez nous que la journée, à présent, allez je vous prie, prévenir votre mère et tenez, voici une bouteille de vin que vous lui donnerez de ma part ; cela la mettra de bonne humeur ; dites-lui aussi que je la lui donne à condition qu'elle ne viendra pas dans la journée vous déranger ici, sous quelque prétexte que ce soit.

Au second déjeuner copieux et bien servi par Olympe, Mme Dorothée se montra aimable et gracieuse pour les Paternot, bien qu'un voile de tristesse resta visible sur son visage.

— Quand me donnera-t-elle ma parure, pensait Armande ?

Enfin, quand le café fut servi, l'Américaine demanda en souriant, son sac de maroquin à Patrice, où elle voulait, dit-elle, prendre un petit souvenir qu'elle destinait à sa cousine. Une fois le sac ouvert avec une petite clef que Dorothée sortit de son corsage, la cassette aux bijoux fut ouverte et les Paternot furent éblouis en voyant les diamants et les pierreries qu'il contenait.

Leur cousine en retira une parure en turquoises et perles fines se composant, de boucles d'oreilles, broche et bagues, d'une grande valeur, elle y ajouta un bracelet porte-bonheur en or massif sur lequel était serti une grosse turquoise.

— Ma chère Dorothée, c'est un royal cadeau que vous me faites-là, s'écria Mme Paternot, vous êtes réellement trop généreuse et c'est vraiment trop beau pour moi.

— Pas du tout, ma cousine, répondit Dorothée, je veux vous laisser un souvenir de mon trop court séjour chez vous, car j'ai le regret de vous dire qu'à cause du prochain départ de mon neveu pour Corfou, ce que j'ai omis de vous dire hier soir, je suis forcée de partir dès demain pour l'Italie, afin de l'y retrouver. Vous savez qu'il ignore ma décision d'aller vivre auprès de lui, en sorte que n'étant pas prévenu de mon arrivée en Europe, il pourrait aller d'ici et de là, sans se fixer nulle part, de quelques mois, ce qui serait désagréable pour moi, car je ne pourrais le retrouver de suite, vous comprenez ?

— C'est vrai, dit Armande, mais si on lui télégraphiait ?

— Non, cousine, puisque je veux lui faire la surprise d'entrer chez lui à l'improviste pour l'embrasser, ce cher enfant !

Patrice était devenu sombre, il regarda sa femme d'une certaine manière, et prenant la main de Dorothée. — Chère cousine, loin de nous la pensée de vous contrarier en rien, mais permettez-moi de vous faire observer, qu'après un si long voyage, quelques jours de repos, vous seraient utiles ; notre maison et notre train de vie sont bien modestes pour vous qui avez toujours joui d'une grande fortune, mais croyez, que tout ce que nous possédons est à votre service.

— Merci, mon bon cousin, reprit Dorothée et sois persuadé que si je n'avais pas une raison sérieuse de partir au plus tôt, je m'estimerais heureuse de séjourner plus longtemps sous ton toit hospitalier, mais ma décision est irrévocable; j'y ai bien réfléchi en m'éveillant ce matin. Je partirai donc demain, le matin ou le soir, suivant les trains et la facilité de me rendre à Puy en voiture, puisqu'il n'y a pas de gare à Belle-Mine. Je te promets, ainsi qu'à Armande, que je reviendrai vous voir avec James, dès qu'il sera rétabli !

Mme Paternot était grandement mécontente, car ce ne serait pas dans les 24 heures qu'elle et son mari, pourraient tenter d'intéresser

Dorothée à l'achat de Chante-Perdrix ; il eut fallu avoir le temps de la conduire en promenade dans les environs et même lui faire visiter ce château.

Patrice, lui n'objecta pas un mot à la résolution de sa parente ; il la pria de refermer à clef le sac et lui dit qu'il s'occuperait de lui procurer une voiture pour le lendemain au soir, qu'il l'accompagnerait avec Armande jusqu'au Puy, que tout en regrettant qu'elle demeurât si peu à Belle-Mine, il trouvait, en effet, qu'elle avait raison d'aller au plus vite à San-Remo pour y trouver encore son neveu.

La journée se passa paisiblement, mais la promenade projettée pour l'après-midi, fut ajournée au lendemain, Mme Paternot fut prise de violentes douleurs dans les reins et obligée de se mettre au lit.

— Ce ne sera rien dit Paternot à Dorothée, ma femme est sujette à ces sortes d'indisposition ; c'est l'affaire de 24 heures ; je sais les soins qui lui sont nécessaires en pareil cas ; aussi est-il inutile d'appeler le Docteur !

Le malaise d'Armande, hâtons-nous de le dire, était simulé ; c'était le moyen que son mari avait trouvé pour empêcher la promenade de l'après-midi....

Patrice avait son plan et il n'en avait fait part à sa femme, qu'en partie.

En voyant sa cousine malade, Dorothée, s'applaudit d'avoir prévenu ses parents, de son départ pour le lendemain. Patrice lui offrit, du bout des lèvres, de la conduire à la vieille Eglise de Belle-Mine, seule curiosité, peu curieuse du reste, de la petite ville, mais Dorothée peu reposée de son voyage, par une nuit agitée et devant se remettre en route le lendemain, remercia son cousin de sa bonté, elle préférait, du reste, se tenir auprès d'Armande.

— Ma femme vous sera une triste compagnie, dit Paternot, dans son état, il lui faut autant que possible garder le silence, mais cousine, j'ai de très beaux livres anciens, provenant de la bibliothèque de notre famille, qui ont été heureusement mis à l'abri du pillage du Château de Chante-Perdrix, par le grand-père de ma femme à qui nous devons beaucoup sous tous les rapports.

— Oui, je sais, repartit Dorothée, et c'est en reconnaissance de cet acte de loyauté que notre oncle Raymond, épousa la fille de son intendant, puis ensuite, tu as pour la même raison, pris Armande pour femme !

— Hélas ! Oui chère Dorothée, répondit Patrice, en lançant à sa cousine, un regard qu'il s'efforça de rendre aussi tendre et caressant que possible, n'ayant pu obtenir qui j'aimais, j'ai uni mon sort à une brave femme que j'estime et pour qui, j'ai beaucoup d'affection aujourd'hui ; mais vous l'avouerai-je Dorothée, j'ai eu bien de la peine à éloigner de mon cœur une chère image....

Et Patrice se détourna comme pour cacher une larme qu'il essuya furtivement.

Dorothée éprouva une pénible impression aux paroles de son cousin, elle se souvint, en effet, alors qu'elle atteignit sa seizième année, que Patrice avant de quitter la famille Stoup, lui avait débité pas mal de fadaises et de douçatres niaiseries sentimentales, qui l'avaient fort ennuyée et que sachant son cousin sur le point de les quitter, elle ne lui en avait pas exprimé son mécontentement. Aussi Dorothée trouva-t-elle de fort mauvais goût ce rappel du passé.

— Donnez-moi les livres dont vous m'avez parlé, mon cousin, dit d'un ton légèrement ironique, l'Américaine, je vais me plonger dans leur lecture. Il me sera doux, du reste, de penser qu'une de mes aïeules en a fait autant. — Allez, mon cher Patrice, je vous attends au coin du feu, car je suis très frileuse.

Patrice comprit que Dorothée, de même qu'autrefois, n'avait aucun penchant affectueux pour lui ; c'était une dernière tentative qu'il venait de faire auprès de sa cousine, pour savoir, si en cas de mort d'Armande, il pourrait devenir son mari, c'est-à-dire, pour ce cœur pétri d'avarice, le détenteur de sa fortune...

— Il n'y a plus à hésiter, se dit Patrice, il ne me reste plus qu'un parti à prendre pour devenir possesseur du trésor... Ma foi, tant pis pour elle... puisqu'elle me méprise, je n'aurais aucune pitié... Je n'ai pas soixante ans encore, je me porte bien ; j'ai bon pied, bon œil... Mon oncle Raymond est arrivé jusqu'à 89 ans, et je lui ressemble comme tempérament... Eh bien ! pourquoi n'arriverai-je pas cet âge et même à 92. Alors j'aurais bien du temps à moi pour me prélasser dans le château de mes pères... Armande, je crois, n'en jouira guère, elle est d'une débilité !... Depuis quelques années cependant elle paraît, ce me semble, revenir à la santé ! Armande est tellement économe, qu'une fois riche, elle ne saura pas changer de manière

de faire... Tandis que moi ; oh ! tout en ménageant fortune et santé, je saurais me montrer grand seigneur, un vrai de Paternot.

Puis, après une petite pause, où Patrice se considerait en expectative, bien vêtu, bien logé, vivant en noble campagnard dans son Chastel, bien servi par plusieurs domestiques, ayant chevaux, voitures, etc... Si Armande meurt avant moi, se dit-il tout à coup, je prendrais, comme gouvernante, Mlle Roussel, pour qui j'ai du goût depuis longtemps déjà ; c'est bien le genre de femme qui me plaît; je la paierai largement, oh ! très largement et par testament, je lui donnerai, en outre, une forte rente viagère, qui fera de la dentellière, une dame... Mais qui sait, si elle voudra être absolument complaisante pour moi ? Elle est fière et vertueuse, cette plébéienne ! Enfin, nous n'en sommes pas encore là... Je promettrai à brève échéance, s'il le faut, tout ce qu'elle exigera !

(A suivre) M. A. B.

CORRESPONDANCE

D'une longue lettre de M. A. Erny, en date du 31 mars dernier, nous extrayons ce qui suit : « Dans le dernier numéro de votre journal vous dites, à propos de la pièce de Sardou : *Spiritisme* : « A qui la faute ? Sinon à l'auteur dra- « matique, car la donnée de sa pièce a été loin de satisfaire « les spirites. »

Sardou répond à ceci, dans l'avant-dernier paragraphe de sa lettre publié dans divers journaux : « Pour ma part, *j'ai entendu* quelques spirites indiquer *comment Sardou aurait dû faire la pièce pour les satisfaire* (!)

De cette façon là, leur ai-je dit, la pièce serait tombée à plat le premier soir. En effet, membre de la Société des Auteurs depuis 20 ans, je suis bien habitué aux salles des premières et je vous assure que ce soir là il ne manquait pas de gens venus pour siffler, ricaner ou huer. Seule, la grande habileté avec laquelle Sardou a présenté la chose a pu prévenir les accrocs... si non plus....

Ce que je tiens encore à vous signaler, ce sont deux erreurs qui se sont glissées dans l'article sans signature venant après le vôtre « à propos de Spiritisme. »

1° La lettre de Sardou n'était pas une réponse à l'entrefilet du *Light* du 13 février, mais à l'entrefilet du 20 février.

2° Dans cet article de votre journal, la traduction est mal faite ; on y dit : « Le critique du *Daily Telegraph* admet que cela ne fournit que des preuves quelque peu théoriques en faveur de la cause. »

Voici la traduction exacte :

« Nous constatons que le critique du *Daily Telegraph* admet qu'il (Sardou) fournit quelques excellentes preuves en faveur de la cause. »

Je vous prie donc de vouloir bien, dans le prochain numéro, rectifier cette erreur.

Veuillez agréer, etc.

Signé : A. Erny.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro, le compte-rendu de nombreux volumes.

CONFÉRENCE THÉOSOPHIQUE

Nous avons assisté, dimanche 11 avril dernier, dans la salle des Mathurins, à une conférence de M. le Commandant Courmes, directeur du Lotus Bleu.

Notre excellent confrère a traité des *Aides invisibles de l'humanité*, d'après la théosophie, et a fourni des exemples authentiques et récents à l'appui de sa thèse. — Sa conférence à été fort goûtée du nombreux public qui se pressait dans la trop petite salle de la rue des Mathurins. A diverses reprises, le public a applaudit le conférencier, qui a obtenu un grand succès. — Au milieu du public *select*, qui se pressait dans la salle, nous avons reconnu Mmes Arnould, Baraduc, Gillard, M. A. B. et quantité de dames théosophes, dont malheureusement nous ignorons les noms. — En somme, c'est une bonne et excellente soirée pour la théosophie, et on doit savoir gré à M. D. A. Courmes, d'avoir si bien inauguré ces nouvelles conférences, car la veille encore, l'honorable Commandant était fort malade, alité même. E. B.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14